

ACTA UNIVERSITATIS LODZIENSIS

FOLIA LITTERARIA ROMANICA 12, 2017

<http://dx.doi.org/10.18778/1505-9065.12.23>

Łukasz Szkopiński

Université de Łódź

lucas.szkopinski@gmail.com

L'ÉLÉPHANT BLANC OU LE TABOU POLITIQUE DANS LA
FRANCE RÉVOLUTIONNAIRE

“The white elephant or the political taboo in revolutionary France”

SUMMARY – Many pamphlets and books written during the French Revolution address the controversial subject of the monarchy, its fall and the new order. However, Jean-Claude Gorjy's *'Ann'quin Bredouille* is certainly one of the most fascinating examples. In his book, Gorjy ridicules the new revolutionary reality and points out its many social, political, cultural and linguistic absurdities. The aim of this paper is to present the story of the white elephant, told in the third volume of *'Ann'quin Bredouille*, in order to analyze how Gorjy confronted the political taboo during the revolutionary period as well as to explain why he decided to use an allegory instead of making an explicit reference to King Louis XVI and the Ancien Régime.

KEYWORDS – Revolution, taboo, Jean-Claude Gorjy, *'Ann'quin Bredouille*, French literature

RÉSUMÉ – De nombreux pamphlets et livres écrits pendant la Révolution évoquent le sujet délicat de la monarchie, de sa chute et du nouvel ordre. Cependant, *'Ann'quin Bredouille* de Jean-Claude Gorjy en constitue sans doute un des exemples les plus intéressants. Dans son ouvrage, Gorjy ridiculise la réalité révolutionnaire et met en relief ses multiples absurdités de nature sociale, politique, culturelle et linguistique. Le but de cet article est de présenter l'histoire de l'éléphant blanc, racontée dans le troisième volume de l'ouvrage, afin d'analyser comment Gorjy affronte le tabou politique de l'époque révolutionnaire et d'expliquer pourquoi il a décidé d'employer une allégorie au lieu de faire des références explicites à Louis XVI et à l'Ancien Régime.

MOTS-CLÉS – Révolution, tabou, Jean-Claude Gorjy, *'Ann'quin Bredouille*, littérature française

La question royale a profondément bouleversé la France révolutionnaire. La propagande anti-monarchiste fleurissait avec d'innombrables caricatures et surtout avec des pamphlets, dirigés très souvent directement contre la reine Marie-Antoinette¹. La réponse pro-royaliste ne manquait ni pendant la

¹ Parmi de nombreux exemples on pourrait citer *La chasse aux bêtes puantes et féroces, qui après avoir inondé les bois, les plaines, etc., se sont répandues à la Cour & à la Capitale* (Paris, 1789), *Républicains, guillotinez-moi ce jean-foutre de Louis XVI, et cette putain de Marie-Antoinette, d'ici à quatre jours, si vous voulez avoir du pain* (1793), *Le Procès de Marie-Antoinette, mise au*

Révolution², ni, avant tout, pendant la Restauration³. Enfin, un grand nombre d'écrivains de l'époque essayait de rester en marge des conflits politiques ou bien de s'adapter aux nécessités du moment. C'est bien le cas de François Guillaume Ducray-Duminil (1761–1819). Dans son premier roman, *Lolotte et Fanfan*, il montre encore son soutien à la monarchie et au roi : si le monarque commet une erreur, c'est à cause de son entourage puisque « ne pouvant, ni tout voir, ni tout entendre, entouré souvent de Flatteurs, de Courtisans vils & durs qui l'étourdissent pour l'empêcher d'entendre les cris des malheureux, il est quelquefois injuste & méchant sans s'en douter »⁴. Avec le progrès de la Révolution et la chute de la monarchie, Ducray-Duminil évite à tout prix dans ses romans le sujet de la royauté sauf si le contexte historique l'exige. Cependant, afin de s'assurer la bienveillance du régime, à l'époque de la Terreur, il publie plusieurs « idylles » dans lesquelles il fait ouvertement éloge du régime républicain pour ensuite déclarer de nouveau son zèle royaliste après la Restauration quand il dédie son dernier roman *L'Hermitage Saint-Jacques, ou Dieu, le Roi et la Patrie* à la duchesse d'Angoulême. Il s'y proclame « un auteur, qui chante ses Rois légitimes »⁵ et multiplie des déclarations serviles à la duchesse et sa famille. L'exemple de Ducray-Duminil⁶, bien qu'extrême, montre à quel point certains écrivains devaient maîtriser l'art difficile de l'adaptation aux exigences politiques du moment.

Un autre écrivain qui aborde la question royale, Jean-Claude Gorjy, nous laisse un ouvrage tout à fait inhabituel. Dans son *'Ann'quin Bredouille*, en pleine Révolution, il se permet de briser un véritable tabou, en critiquant sévèrement la nouvelle réalité. Dans le présent article, nous nous concentrerons sur un fragment de ce roman, en analysant l'histoire de l'éléphant blanc, pour vérifier de quelle manière Gorjy y affronte le tabou politique de la période révolutionnaire.

cachot, pour tous ses crimes de leze nation au premier chef, Antoinette d'Autriche ou dialogue entre Catherine de Médicis et Frédégonde, reines de France, aux enfers ou Marie-Antoinette au diable, épître à son parrain (s.d.).

² C'est le cas, entre autres, du roman *Le Cimetière de la Madeleine* (1800) de Jean-Joseph Regnault-Warin (1773–1844), d'ouvrages de Galart de Montjoie (1746–1816) tels que : *Histoire de la conjuration de Robespierre* (Paris, 1795), *Éloge historique et funèbre de Louis XVI* (1796) ou *Éloge historique de Marie-Antoinette, reine de France* (1797), ainsi que de nombreuses publications anonymes comme *Le Martyre de Marie-Antoinette d'Autriche, Reine de France, tragédie en cinq actes* (Paris, 1793).

³ À titre d'exemple nous pourrions évoquer les publications suivantes : *Testament de Sa Majesté Marie-Antoinette d'Autriche, Reine de France et de Navarre, Morte Martyre le 16 Octobre 1793* (Paris, 1816), *Souffrances, derniers momens et martyre de l'infortunée Marie-Antoinette, Reine de France et de Navarre* (Montpellier, 1816) ou *Ode à Louis XVI, Martyr* (Paris, 1816).

⁴ *Ibid.*, p. 68.

⁵ F. G. Ducray-Duminil, *L'Hermitage Saint-Jacques, ou Dieu, le Roi et la Patrie*, vol. I, Paris, Ménard Fils, 1815, p. 22.

⁶ Cf. Ł. Szkopiński, *L'Œuvre romanesque de François Guillaume Ducray-Duminil*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

* * *

Le cas du dernier ouvrage de Jean-Claude Gorjy (1753–1795) échappe, pourtant, à toutes les catégories littéraires mentionnées dans l'introduction. Après avoir publié des romans sentimentaux comme *Blançay* (1788), *Victorine* (1789) ou *Saint-Alme* (1790), un roman satirique *Lidorie* (1790) et quelques autres ouvrages parmi lesquels se trouvent *Les Torts apparents, ou La famille américaine* (1787), une comédie en prose, et *Tablettes sentimentales du bon Pamphile* (1791), Gorjy « composa le pamphlet le plus mordant, le plus téméraire, le plus acharné, le plus spirituel, le plus terrible qui ait jamais été dirigé contre la Révolution française »⁷. C'est de cette manière que Charles Monselet se réfère à *'Ann'quin Bredouille, ou le Petit cousin de Tristram Shandy, œuvre posthume de Jacqueline Lycurgues, actuellement fifre-major au greffe des menus Derviches* (1791–1792). Le dernier ouvrage de Jean-Claude Gorjy constitue une satire féroce sur la France révolutionnaire et sur les changements politiques, sociaux, linguistiques et culturels de l'époque. *'Ann'quin Bredouille* attire l'attention du lecteur par son humour mais aussi par sa construction hybride : sous les apparences du roman, nous y retrouvons une nouvelle, une pièce de théâtre, des chansons, des éléments graphiques captivants, etc. Loin de l'opportunisme de Ducray-Duminil, Gorjy ne crée pas, toutefois, un simple pamphlet. Bien qu'il dote *'Ann'quin Bredouille* d'un caractère ouvertement pamphlétaire, cet ouvrage de quatre volumes est extrêmement complexe et aussi riche au niveau du contenu qu'il l'est du côté formel. Gorjy ne prétend non plus cacher la dimension allégorique du roman qui, au lieu de présenter l'histoire à partir du premier chapitre, commence par le « CHAPITRE XXXVII Faisant suite à 36 autres, restés sous les scellés de l'Aréopage du Mont-Aventin, dans un porte-feuille rouge, à compartiments bleus, fermés avec rubans blancs » (I, 1)⁸. Cette allusion claire au drapeau tricolore ne constitue qu'une des nombreuses références allégoriques à la réalité révolutionnaire moquée dans l'ouvrage. L'histoire de l'éléphant blanc s'inscrit parfaitement dans cette tendance ainsi que dans le cadre du tabou politique de l'époque.

Le lecteur fait la connaissance de l'éléphant blanc dans le troisième volume grâce à un aubergiste qui informe les protagonistes que l'animal a perdu son procès. C'est pour cette raison que la narratrice est obligée de nous raconter l'histoire de l'éléphant infortuné. Elle commence par expliquer que « les Eléphants blancs sont, chez les peuples d'Asie, le luxe de la souveraineté ; témoin le roi de Siam, qui, au nombre de ses titres, cite fastueusement les quatre Eléphants blancs dont il est possesseur » (III, 12–13). Ensuite, elle ajoute :

⁷ Ch. Monselet, *Les Oubliés et les dédaignés. Figures littéraires de la fin du 18^e siècle*, t. II, Alençon, Poulet-Malassis et De Broise, 1857, p. 58.

⁸ Toutes les citations de l'ouvrage proviennent de l'édition suivante : Jean-Claude Gorjy, *'Ann'quin Bredouille, ou le Petit cousin de Tristram Shandy, œuvre posthume de Jacqueline Lycurgues, actuellement fifre-major au greffe des menus Derviches*, Paris, Louis, 1792. Le volume et la page sont indiqués entre parenthèses après chaque citation.

Est-il besoin de dire que leur cornac n'est qu'un simulacre de conducteur, et que, dans le vrai, ces Eléphants ne font que ce qu'ils veulent ? Mais ce que l'on ne devinerait pas, c'est que le cornac n'est-là que comme un être expiatoire, c'est-à-dire, que si un Eléphant vient à faire une sottise, elle est mise sur le compte du cornac, qui perd aussi-tôt sa place, et sauve ainsi aux yeux des Siamois, la réputation de l'animal fautif.

On ne s'attend pas à avoir précisément la même chose en Néomanie⁹ ; car cette ville est en Europe, et

*Luxe d'Europe, il ne faut qu'on le nie,
N'est rien auprès du luxe de l'Asie*¹⁰ ;

a dit un de nos fameux poètes, dont vous pouvez juger le sublime talent par cet échantillon.

Les Néomanes donc n'avoient qu'un foible extrait du faste Siamois. Au lieu de quatre Eléphants blancs, ils n'en possédoient qu'un.

Il étoit à la vérité servi avec pompes ; mais déjà moindre en elle-même, elle ne contrastoit pas comme à Siam, avec la pauvreté universelle ; car il y avoit en Néomanie beaucoup d'Altidors¹¹, et encore plus de pharisiens, qui se procuroient à-peu-près les mêmes jouissances.

Il avoit autour de lui des serviteurs, peut-être le plus souvent aussi bas que des esclaves mais qui l'étoient si peu qu'ils pouvoient le quitter, même le braver, s'il avoit voulu exiger d'eux plus qu'il n'en avoit le droit. Il est vrai que l'abondance de sa desserte leur donnoit la patience et la résignation de la servitude. (III, 15–17)

Ce court fragment suffit pour que le lecteur puisse se rendre compte du fait que l'éléphant blanc constitue en fait une allégorie du roi Louis XVI. Dès le début, Gorjy se montre comme un royaliste modéré. Il souligne d'abord l'utilité et les exigences bien limitées du monarque :

D'ailleurs les Néomanes ayant plus d'esprit que les Siamois, avoient voulu que leur Eléphant blanc leur fût utile, par conséquent que les denrées qu'il consommoit ne fussent pas en pure perte. C'est pourquoi ils l'avoient placé sur l'endroit le plus élevé de toute la contrée, avec la charge de veiller sur elle, et sur tout ce qui l'environnoit, et de faire entendre le cri d'alarme au moindre danger, soit intérieur, soit extérieur qui la menaçoit ; s'il y avoit un lourd fardeau à remuer, il en étoit également chargé.

Celui de ce tems-là, avoit la double qualité de se contenter, pour son propre estomac, d'une ration assez modérée, de n'être pas même difficile sur le choix des alimens, et d'être toujours prêt à payer de sa personne. (III, 18–19)

Il conclut la description de « l'éléphant », en mettant un accent particulier sur les qualités personnelles du roi :

Enfin c'étoit le meilleur être que l'on pût imaginer. Mais sa bonté ne profitoit pas à la totalité des Néomanes, autant qu'il l'auroit voulu. Ceux qui l'environnoient avoient d'abord soin de faire tourner sa sobriété à leur profit, et de cette manière les Néomanes n'en apportoient pas

⁹ L'allégorie de la France révolutionnaire.

¹⁰ Gorjy pensait sans doute au passage suivant de *La Bourse et le regard* qui constitue le premier chant du poème en quatre chants intitulé *Tangu et Félimé* de Jean-François de La Harpe (1739–1803) : « Luxe d'Europe, il ne faut qu'on le nie, / Est fort mesquin devant celui d'Asie », Jean-François de La Harpe, *Tangu et Félimé, poème en quatre chants*, Paris, Pissot, 1780, p. 11.

¹¹ Le nom donné par Gorjy aux aristocrates.

un grain de moins dans ses greniers. On prétend même que l'on en exigeoit encore plus que lorsqu'il y avoit eu à entretenir des Eléphants gloutons.

Quant à son bon cœur, c'étoit aussi ceux qui l'entouroient qui en recueilloient presque tout l'avantage.

Il arriva de-là, que les Néomanes prirent de l'humeur, et entamèrent ce fameux procès que notre locandier nous annonçoit avec tant de plaisir, que l'Eléphant blanc venoit de perdre. (III, 20–21)

Il vaut la peine de noter que la manière dont Gorjy décrit la situation du roi se ressemble beaucoup à celle employée par Ducray-Duminil dans *La Semaine mémorable* où Louis XVI est aussi présenté comme un bon monarque trompé par son entourage politique et la cour. Cela dit, Gorjy n'est aucunement un partisan de l'Ancien Régime. Selon Huguette Krief, il « se déclare en faveur du maintien du roi et d'une "démocratie royale" » mais il « prend ses distances, comme de nombreux Monarchiens, face à la montée de la violence »¹².

Les Néomanes semblent être très contents après le départ de l'éléphant blanc. L'aubergiste qui a informé les protagonistes sur le résultat du procès est sûr de pouvoir en faire des économies importantes : « Vous voyez, nous dit-il, ce grand coffre ; il contient presque la moitié de la récolte que j'ai faite cette année. Eh, bien ! il auroit à peine suffi à mon contingent pour l'entretien de l'Eléphant blanc. Voilà d'un seul coup de jugerie, un beau gain que je fais. Vive la joie, morbleu ! » (III, 21–22). Son enthousiasme paraît bien fondé parce que l'éléphant blanc a été remplacé par les oies pour « veiller à la sûreté de Néomanie » (III, 23) et « quant à la dépense, on juge combien peu il faut pour nourrir de tels gardiens, comparativement avec cet énorme Eléphant blanc » (III, 24). Madame Jer'nifle, qui accompagne la narratrice et son oncle et qui est l'allégorie de la Raison dans l'ouvrage, montre immédiatement sa méfiance envers ce projet, en observant qu'il « n'y avoit qu'un Eléphant blanc, et il y aura sans doute beaucoup de ces oies.... » (III, 24). Néanmoins, le locandier ne veut pas se laisser convaincre. « Il est vrai qu'il y en a un certain nombre, mais chaque Néomane n'a qu'à donner une poignée de grains, cela leur suffira » (III, 24–25), souligne-t-il. Il a été alors fort surpris quand, après avoir donné sa « poignée de grains » pour les oies, un autre fonctionnaire est venu pour lui demander une nouvelle contribution.

- Cela est fait, répondit notre locandier ; et vous avez même pu rencontrer votre camarade collecteur ; il sort d'ici.

- J'ai rencontré celui qui fait la collecte pour les oies ; mais cela n'a pas de rapport aux dogues ; et c'est pour ceux-ci que j'ai l'honneur de vous rendre visite. Les oies sont sans prix pour la surveillance ; mais la défense exige des forces qu'ils n'ont pas. Ils avertiront ; leur mission se borne là. Alors dogues d'accourir, et de mettre en pièces ceux qui oseroient se présenter avec des desseins hostiles. Au surplus, on ne vous demande qu'une petite portion, ce que vous avez dû réserver pour l'Eléphant blanc... (III, 25–26)

¹² H. Krief, *Introduction*, in Jean-Claude Gorjy, *'Ann'Quin Bredouille ou le Petit Cousin de Tristram Shandy (1791–1792)*, éd. H. Krief, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 45.

Pourtant, ce n'est pas la fin de l'histoire :

Son ton aurait encore baissé bien davantage, s'il avoit prévu une troisième visite, qui ne tarda pas à se présenter. Il s'agissoit de l'entretien d'un troupeau de zèbres, chargés de porter en détail, les fardeaux que jusqu'alors l'Éléphant avoit porté à lui seul.

Notre locandier puisa encore dans son coffre ; mais il fit une assez laide grimace, en s'apercevant qu'il étoit presque au fond. (III, 27)

Pour ridiculiser la situation davantage et pour rendre sa satire anti-révolutionnaire encore plus mordante, Gorjy se sent obligé de prolonger la misère du pauvre homme avec un impôt supplémentaire.

Vous serez aussi étonnés que lui, lecteurs, si je vous annonce une quatrième visite ; je ne vous dirai cependant que la vérité. Les mulets portent à merveille les petites charges à dos ; mais il [sic] ne valent rien pour le trait ; et il y a tels gros fardeaux qui ne peuvent se transporter que de cette manière. Il avoit donc fallu se procurer un certain nombre de buffles..... Mais qu'est-ce que la nourriture de quelques buffles, comparée à celle d'un énorme Éléphant blanc ? ». (III, 28)

Après cette dernière visite, le locandier se rend compte que le fond de son « coffre n'y suffit pas, qu'il faut puiser dans [sa] réserve particulière » (III, 28). Le quatrième collecteur essaie de convaincre nos protagonistes que c'est un cas particulier lié aux « frais d'établissements, qui n'auront pas lieu les années suivantes » et qu'ils sont nécessaires pour « creuser des marres où les oies puissent barboter ; construire des niches pour les dogues, des écuries pour les zèbres ; des étables pour les buffles, puis les harnois, enfin une foule de choses... » (III, 29), mais son explication ne paraît pas trop crédible aux compagnons de l'oncle Bredouille. C'est surtout Madame Jer'nifle qui se montre sceptique quant à l'avenir des successeurs de l'éléphant blanc et leur utilité pour la Néomanie. Son avis ne laisse aucun espoir : « au premier mouvement de refus que vous feriez, les oies répandroient l'alarme ; les dogues vous montreroient les dents ; les buffles vous présenteroient les cornes, et les zèbres vous acheveroient avec le coup de pied de l'âne » (III, 30).

La position de Gorjy dans ce débat reste tout à fait claire dès le début. L'objectif même de l'ouvrage est de ridiculiser le nouvel ordre et les changements socio-politiques qui ont suivi la chute du régime monarchique en France. Or, la critique de l'auteur n'est pas aveugle et l'ironie ne constitue pas sa seule arme. Il nous transmet ses arguments à travers les protagonistes. C'est d'abord Madame Jer'nifle, en tant que personnification de la Raison, qui, par ses répliques intransigeantes, devient un véritable porte-parole de l'auteur, et sa réponse que nous citons dans le paragraphe précédent en constitue un bon exemple. La narratrice, et à la fois la nièce de Bredouille, est un autre personnage qui joue un rôle pareil dans le roman. Avec ses questions pertinentes et des conclusions sages, elle attire encore mieux l'attention du lecteur aux absurdités de la réalité néomane. Quand Bredouille lui présente son idée de se débarrasser de son âne, en le mettant parmi les zèbres pour qu'il soit ainsi maintenu par l'État, elle ne cache pas son indignation :

Ah ! j'entens. Tu raisones comme les autres. Ton intérêt particulier d'abord ; l'intérêt général ensuite, s'il y a place. Peu t'importe que ton âne vole au pays une ration, pourvu que tu ne l'ayes plus à ta charge. Je parie que par suite de ce beau principe-là, tu approuvais fort le déplacement de l'Eléphant blanc, parce qu'il t'offroit un placement pour ton âme. Mon pauvre Bredouille, comme le pays t'a déjà gâté ! (III, 34-35)

Les mots de sa nièce convainquent l'oncle Bredouille qui lui donne raison et il se repent. Le commentaire suivant de la narratrice clôt ainsi d'une manière efficace non seulement l'histoire de l'âne mais surtout celle de l'éléphant blanc : « je suis certaine que les $\frac{9999999999}{100000000000}$ de ceux qui ont voulu le nouvel ordre, avoient un intérêt personnel, ou au moins de relation, comme le tien, à ce que l'Eléphant blanc fût remplacé par des oies, des dogues, des zèbres et des buffles » (III, 35-36).

* * *

On pourrait se demander pourquoi Gorjy emploie cette manière peu typique pour aborder un sujet tellement délicat. Prenant en considération la réalité révolutionnaire, la motivation politique est la première qui vienne instinctivement à l'esprit. L'auteur espérait, peut-être, que le caractère allégorique de son ouvrage pourrait servir de bouclier contre la censure et faciliter la publication et la diffusion du roman. Or, il nous semble que la motivation primordiale de Gorjy était de nature ludique. Dans son *'Ann'quin Bredouille*, l'écrivain joue avec le lecteur dès le début. Nous avons déjà souligné le fait que l'ouvrage commence par le « CHAPITRE XXXVII Faisant suite à 36 autres » (I, 1) et qu'il est rempli d'allusions¹³ politiques, sociales, culturelles et d'autres ainsi que d'innombrables jeux de mots. Cependant, l'auteur ne s'arrête pas là. Il nous propose aussi de nombreux éléments graphiques qui font partie de son jeu avec le lecteur. C'est le cas de la préface mystérieuse qui ne se compose que d'un mélange de signes typographiques. N'est-ce pas une véritable invitation à un jeu de décodage ? Parmi d'autres procédés de ce type, nous retrouvons aussi des pages vides accompagnées du commentaire suivant :

Nous verrons, lecteur, quel usage vous en ferez. Je sais bien que, s'il me revient un exemplaire dont le blanc ne soit pas rempli, je ne concluerai pas de là qu'il n'a été qu'entre les mains de sots qui n'ont rien eu à mettre ; car, de ma vie je n'ai vu les sots rester court. Ces messieurs ont toujours à dire... (III, 205)

¹³ À titre d'exemple, nous y retrouvons un « fragment d'un écrit de la seconde moitié de l'année 9871 » (III, 46) ou nous découvrons les règles d'un nouveau jeu de cartes : « Beaucoup de piques. // Peu de cœur. // Des carreaux et des trèfles, comme cela se trouve. // Grand nombre de valets. // Quelques dames. // Un seul roi. // On mêle. // Chacun se jette sur le tas, et emporte tant de cartes qu'il peut » (III, 150).

Bref, l'intention de l'auteur est claire : il veut jouer « avec le lecteur, avec son attention et son goût de la recherche »¹⁴. L'influence de Sterne dans ce contexte reste évidente¹⁵ mais, selon Anne Bandry-Scubbi, « le stade de l'imitation décalque est dépassé, il s'agit d'aller plus loin que Sterne, tout en se réclamant de lui »¹⁶. L'histoire de l'éléphant blanc s'inscrit donc bien dans cette tonalité ludique de l'ouvrage. Quant à l'ironie et l'humour, tellement visibles dans ce passage et omniprésents dans *'Ann'quin Bredouille*, ils possèdent ici un certain « pouvoir cathartique »¹⁷. Ainsi, le rire chez Gorjy ne constitue pas uniquement un élément important de son défi élaboré de codage et décodage¹⁸, qu'il lance au lecteur, mais en même temps il brise un tabou politique de l'époque.

Bibliographie

- Bandry-Scubbi Anne, « Sterne, l'imitateur imité », *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, 1991, n° 32, p. 67–77
- Bochenek-Franczakowa Regina, *Raconter la Révolution*, Louvain, Éditions Peeters, 2011
- Ducray-Duminil François Guillaume, *L'Hermitage Saint-Jacques, ou Dieu, le Roi et la Patrie*, Paris, Ménard Fils, 1815
- Ducray-Duminil François Guillaume, *Lolotte et Fanfan, ou les aventures de deux enfants abandonnés dans une île déserte*, Bruxelles, B. Le Francq, 1789
- Gorjy Jean-Claude, *'Ann'quin Bredouille, ou le Petit cousin de Tristram Shandy, œuvre posthume de Jacqueline Lycurgues, actuellement fife-major au greffe des menus Derviches*, Paris, Louis, 1792
- Krief Hugue, *Introduction*, in Jean-Claude Gorjy, *'Ann'Quin Bredouille ou le Petit Cousin de Tristram Shandy (1791–1792)*, (éd.) H. Krief, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 9–70
- La Harpe Jean-François de, *Tangu et Félimé, poème en quatre chants*, Paris, Pissot, 1780
- Monselet Charles, *Les Oubliés et les dédaignés. Figures littéraires de la fin du 18^e siècle*, t. II, Alençon, Poulet-Malassis et De Broise, 1857
- Szkopiński Łukasz, *L'Œuvre romanesque de François Guillaume Ducray-Duminil*, Paris, Classiques Garnier, 2015

Łukasz Szkopiński est maître de conférences à l'Institut d'Études romanes de l'Université de Łódź. Ses recherches portent principalement sur la littérature française de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. Il est l'auteur du livre *L'Œuvre romanesque de François Guillaume Ducray-Duminil* (Paris, Classiques Garnier, 2015) ainsi que de nombreux articles concernant, entre autres, la littérature révolutionnaire en France, la correspondance de la Reine Marie-Antoinette et l'argot français. Il est directeur de la revue scientifique *e-Scripta Romanica*.

¹⁴ H. Krief, *op. cit.*, p. 63.

¹⁵ D'ailleurs Gorjy la souligne dans le titre même de l'ouvrage en y mentionnant *Tristram Shandy*.

¹⁶ A. Bandry-Scubbi, « Sterne, l'imitateur imité », *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, 1991, n° 32, p. 71.

¹⁷ R. Bochenek-Franczakowa, *Raconter la Révolution*, Louvain, Éditions Peeters, 2011, p. 92.

¹⁸ Selon H. Krief, Gorjy ne veut pas faciliter trop la tâche du lecteur : « Hostile à tout ce qui revient à un déchiffrement immédiat du langage, l'auteur emploie toutes sortes de procédés pour déconstruire les conventions du genre et opacifier son texte » (Krief, *ibid.*, p. 55).